

TRAVAUX DU CENTRE DE RECHERCHES SÉMIOLOGIQUES

Section de Philosophie
Section de Langue et Littérature françaises
Faculté des Lettres - Université de Lausanne

Centre de Recherches Sémiologiques
Faculté des Lettres - Université de Neuchâtel

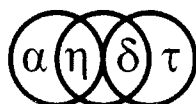
LE DISCOURS DESCRIPTIF **Du texte aux objets de connaissance** **(I)**

No 51 — Juillet 1986

ARCHIVES

29.10.86

CdRS



Section de philosophie [M.-J. Borel]
Faculté des Lettres, Université de Lausanne
CH - 1015 DORIGNY

Section de langue et littérature françaises [J.-M. Adam]
Faculté des Lettres, Université de Lausanne
CH - 1015 DORIGNY

Centre de Recherches sémiologiques [J.-B. Grize]
Faculté des Lettres, Université de Neuchâtel
Quai Robert-Comtesse 2
CH - 2000 NEUCHÂTEL

LE DISCOURS DESCRIPTIF.
Du texte aux objets de connaissance
(I)

CAHIER no 51

M.-J. Borcl, J.-M. Adam, J.-B. Grize	I-V
PREFACE	
M.-J. Borel	1
LE DISCOURS DESCRIPTIF. QUESTIONS D'EPISTEMOLOGIE ET DE SEMIOLOGIE	
M. Kilani	53
QUE DE HAU! PROBLEMES DE DESCRIPTION ET D'INTERPRETATION DANS LE DEBAT AUTOUR DE <u>L'ESSAI SUR LE DON</u> DE MARCEL MAUSS	
J. Prod'hom	83
DECRIRE ET DEFINIR: UNE ANALYSE EMPIRIQUE	

CAHIER no 52

D. Miéville	119
PRELUDE A L'ANALYSE DE LA DESCRIPTION	
J.-M. Adam	147
PROLEGOMENES A UNE DEFINITION LINGUISTIQUE DE LA DESCRIPTION	
F. Revaz	189
LA DESCRIPTION: ANALYSE D'UN CORPUS	
M.-C. Caloz- Tschopp	218
PREAMBULE A L'ANALYSE DE PROCEDURES DE DESCRIPTION DANS LE DOMAINE DE L'ASILE	
OUVRAGES CITES	267

P R E F A C E

Sous le titre "Le discours descriptif. Du texte aux objets de connaissance" paraît, dans les *Travaux du Centre de Recherches sémiologiques*, la première étape d'une recherche interdisciplinaire de deux ans soutenue par le FNSRS (recherche no 1.139-0.85) sur le discours descriptif. Associant des chercheurs des Universités de Lausanne et Neuchâtel, cette recherche est issue de la convergence de quatre préoccupations. Son point de vue directeur est de nature épistémologique; elle a pour objet les formes et les fonctions de la description dans des textes d'anthropologues, et elle se sert des cadres conceptuels et des démarches de la linguistique textuelle d'une part et de la logique naturelle d'autre part.

1. En épistémologie standard, le problème classique du "langage d'observation" comme base de toute théorie, et celui de la référence des expressions descriptives (respectivement des "énoncés protocolaires" et des "descriptions définies") sont résolus de façon tranchée. Pour le premier, on sépare la question du langage (qui seule est d'ordre logique) de la question de l'observation, éliminant de ce fait la possibilité d'étudier la construction d'un objet de connaissance et la possibilité d'une pluralité de langages de description. Pour le second, on propose une analyse du langage telle que la question de la référence ne puisse plus se poser relativement à un "dehors" du langage, contribuant en cela davantage à une philosophie des systèmes formels qu'à une sémantique empirique des discours. Faut-il alors, à l'encontre du "tout logique" à la Carnap, opposer un "tout rhétorique" à la Feyerabend?

L'enjeu d'un tel choix paraît actuellement dépassé si l'on aborde l'analyse du discours scientifique sous un angle simultanément plus naturaliste (moins à priori ou réducteur), plus externe (moins normatif) et plus constructiviste (moins atemporel ou statique). Comme le disait Piaget dans son "Introduction à l'épistémologie génétique" il ya plus de trente ans, on ne peut prétendre édicter *la norme du savoir* en général alors qu'on sait si peu de choses sur les mécanismes de construction de *différentes* connaissances. Comment, en d'autres termes, édicter ce que le savoir doit être quand on connaît si mal sous quelles formes il est pratiqué dans ses variétés.

Dans l'optique de cette question, il est alors fécond d'étudier la schématisation descriptive comme un "fait de norme" concernant la façon dont un savant *inscrit ses données* dans son discours en leur accordant différents rôles: rôle de base pour des constructions théoriques, rôle de fait dans des argumentations, rôle d'illustration dans un contexte de communication. Un fait de norme qui concerne aussi la façon dont les savants, dans la construction et l'exposé de connaissances, ne font pas que pratiquer normes et règles, mais les discutent, les contrôlent, les violent ou les changent selon le moment, le genre de texte, l'espèce d'objet qu'ils élaborent.

2. L'épistémologue rencontre ici les préoccupations de l'anthropologue pour trois raisons au moins, raisons qui justifient la décision prise d'étudier des textes anthropologiques. En premier lieu l'épistémologie a besoin de connaissances empiriques sur les connaissances, et l'anthropologie lui en fournit, comme les autres sciences humaines. Le savoir n'est en effet pas un objet physique (sauf dans la matérialité de ses textes ou celle de son ancrage neurologique) dans la mesure où il est *sens, discours, pratique humaine*.

Deuxièmement, l'épistémologie a elle aussi besoin d'un terrain d'enquête empirique pour étudier la construction d'objets de connaissance dans le jeu des descriptions, et d'un terrain non standard (le terrain standard en épistémologie est la physique théorique). En effet, il lui faut un terrain où elle puisse aussi, en réfléchissant sur de difficiles conditions d'objectivation, réfléchir sur le savoir qu'elle prétend elle-même produire. Soyons philosophe: faute de cela, l'épistémologie paraît vouée à reproduire l'illusion technologique, idéologie dominante du monde moderne, et à perdre cette fonction critique qui la distingue des "discours de la méthode".

Enfin troisièmement, l'anthropologie est actuellement le lieu de débats internes très actifs et nouveaux dans leurs termes sur le caractère scientifique ou non de ses constructions, sur la nature de ses objets et sur la possibilité d'un contrôle de leur objectivation, enfin sur le genre des discours qu'elle tient et ses procédures de raisonnement. Et le problème de la description y est d'importance, car sans "terrain" pas d'anthropologie; or -et certains parleront d'état de crise- ses objets classiques disparaissent et ses modèles épistémologiques, issus des sciences de la nature, sont contestés.

3. Envisagée comme texte, à côté de la "narration" ou de la "conversation" qui ont donné lieu à maintes études linguistiques la description fait figure de parent pauvre. Le problème se pose donc de définir d'abord un cadre théorique qui rende possible, dans un deuxième temps, l'analyse d'un corpus de textes anthropologiques. D'un point de vue textuel global, la définition d'un type de séquence "descriptive" prime et d'un point de vue plus classiquement linguistique (local), la caractérisation de ce type de séquence par des propriétés syntaxiques et sémantiques est inévitable.

Dans l'état actuel de la recherche, on postule l'existence d'un "noyau" du descriptif suffisant pour assurer sa reconnaissance par le(s) lecteur(s). Ce "noyau" ne paraît pas pouvoir être seulement caractérisé par des propriétés micro-textuelles (locales) comme les temps des verbes ou les connecteurs, il faut une théorie séquentielle qui permette de rendre compte de l'enchaînement et des regroupements des (micro)-propositions. La reconnaissance d'un "noyau" descriptif repose probablement sur un certain ordre séquentiel des propositions. On verra que cette problématique rencontre sur plusieurs points les travaux sur la logique naturelle des schématisations discursives. La recherche insistera donc aussi sur quelques convergences utiles entre sémiologie et linguistique textuelle.

4. Dans le cadre des recherches sémiologiques en logique naturelle, il est d'emblée question de discours plutôt que de texte. Un texte est support d'indices, pour un observateur, du travail de schématisation par lequel celui qui parle présente à un interlocuteur un monde symbolique, un "micro-monde" pour satisfaire, au moyen d'un texte en langue naturelle, à des finalités contextuelles ou situationnelles, et pour résoudre des problèmes de communication et de connaissance. Une logique des opérations de schématisation a donc à prendre en considération ce triple problème que ne rencontre nullement la logique formelle:

a) Les objets que le discours traite ne sont jamais quelconques, ils ne sont pas "simple" extension de concepts comme le veut la logique des classes.

b) Les constructions discursives ne cessent de renvoyer à une référence extérieure au discours et la référence n'est pas "simplement" relative au langage comme le voudrait Quine.

c) Enfin la vérité que le discours contrôle, dans le raisonne-

ment en particulier, n'est pas "simplement" conforme à la définition qu'en a donné Tarski. Contrairement à la formalisation toujours rétrospective, et qui en tant que calcul ne peut plus être appelée discours, la schématisation atteste de la construction d'univers à penser et à communiquer. Dans cette construction, ce mode de schématisation en quoi consiste la description joue un rôle important: dans les raisonnements non formels par exemple, elle intervient au niveau de la construction des objets de ceux-ci, donc des données qu'ils combinent et d'où ils concluent.

Dans les schématisations discursives, les propriétés du raisonnement et de la description ne sont pourtant pas fonction seulement de la communication, ou de l'argumentation au sens large de persuasion. Dans d'importants corpus de textes, les corpus scientifiques, ces propriétés sont intrinsèquement fonction de l'invention et du traitement de *connaissances*.

Les textes qu'on lira ici reflètent en partie cette convergence de préoccupations. Chacun peut cependant être lu pour lui-même. L'interdisciplinarité qui ne naît pas immédiatement de la rencontre de personnes se construit au terme d'un effort commun où chacun cherche d'abord à rendre disponible sa spécialité et à la confronter à celle des autres. Faute d'un tel effort, l'on ne communiquerait guère que sur les idées les plus vagues. Ces premiers cahiers marquent cette étape: chacun a choisi, pour s'exposer, le point de vue de sa discipline sur les textes utiles à sa démarche.

On lira ainsi dans un premier cahier un essai pour situer la problématique épistémologique et l'illustrer sur un fragment de corpus anthropologique (M.-J. Borel), puis la présentation d'un débat anthropologique sur le "don" et la façon dont s'y pose la question du rapport entre description et interprétation (M. Kilani), et enfin une analyse empirique, dans un texte anthropologique, d'une procédure de schématisation descriptive débouchant sur une définition (J. Prod'hom).

Dans un second cahier qui fait suite au premier, on trouvera d'abord situé le problème de la schématisation descriptive dans le cadre de la logique naturelle, ainsi que l'idée d'un modèle méréologique pour traiter de la logique de l'objet (D. Miéville), puis exposées les hypothèses qui fondent la linguistique textuelle ainsi qu'un essai pour dégager une structure séquentielle propre au texte descriptif (J.-M. Adam); on verra que la description comme séquence textuelle peut être en partie cernée à l'aide de

configurations spécifiques de marques morpho-syntaxiques (F. Revaz) et enfin qu'il existe un genre de discours aussi "contraint" que le discours scientifique, le discours administratif, et que la description peut y être étudiée en rapport avec la preuve juridique (M.-C. Caloz-Tschopp). Une bibliographie des références citées paraît à la fin de ce second cahier.

Marie-Jeanne BOREL

Jean-Michel ADAM

Jean-Blaise GRIZE

LE DISCOURS DESCRIPTIF.
QUESTIONS D'ÉPISTEMOLOGIE ET DE SEMIOLOGIE

0. INTRODUCTION

Pour les logiciens de Port-Royal,

la définition moins exacte qu'on appelle *description* est celle qui montre quelque connaissance d'une chose par les accidents qui lui sont propres et qui la déterminent assez pour en donner quelque idée qui la discerne des autres. [p. 165].

Dans sa Rhétorique, Aristote voit dans le genre oratoire "épédictique" (genre dé-monstratif) une façon de présenter verbalement quelque chose "à voir", pour enseigner ou susciter un jugement de valeur.

La description est donc un procédé qu'offre le langage pour déterminer une chose dont on parle, en la soumettant en quelque sorte au regard. Elle n'est ni close comme la définition, ni nécessaire ou obligatoire et elle sert de base au jugement.

Ces fonctions, qui sont celles d'un signe, sont réalisées dans des discours et indiquées dans des textes.

Dans une recherche interdisciplinaire sur le problème de la description dans des textes d'anthropologie [FNSRS no 1.139-0.85] il est naturel d'avoir à traiter d'une dimension *épistémologique* ainsi que d'une dimension *sémiologique* du problème. Il s'agit en effet d'étudier sous quelles formes discursives et textuelles on peut, en parlant, donner à voir un objet dans le but de déterminer quelque chose, dans l'ordre de la connaissance et de la communication.

Je commencerai par des questions d'ordre épistémologique. Il s'agit, tout d'abord, de justifier le choix que nous avons fait de textes anthropologiques pour étudier le discours descriptif, en indiquant la portée de ce corpus tant du point de vue épistémologique que du point de vue sémiologique. Poursuivant par un rappel et un commentaire des positions classiques sur la description en épistémologie standard, j'y situerai enfin une tentative récente de discuter de l'épistémologie de la description en anthropologie.

Un commentaire en trois points de cette tentative me permettra

de formuler une position qui pourrait servir de cadre à une recherche intéressant l'analyse textuelle, la logique naturelle, les préoccupations des anthropologues ainsi qu'une épistémologie plus générale.

Dans une seconde partie, j'aborderai des questions d'ordre sémiologique concernant le discours descriptif dans la perspective de la logique naturelle des schématisations discursives, qui s'intéresse à des problèmes de pragmatique. Quelques arguments empiriques tirés d'analyses de textes me permettront de développer et d'étayer ma position.

1. QUESTIONS D'ÉPISTEMOLOGIE

1.1 Un corpus de textes anthropologiques

Nous avons choisi d'étudier des formes et des rôles que prennent les discours descriptifs dans un ensemble de textes d'anthropologues. Il s'agit donc d'une variété de textes que notre société et notre culture s'entendent à considérer et à classer comme scientifiques, encore qu'en elles les choses ne soient pas simples, ce dont témoignent les nombreux débats sur la "scientificité" des sciences humaines dans la rue comme du côté des anthropologues. On n'en dirait pas autant de la physique ou de la biologie aujourd'hui.

Trois raisons au moins nous paraissent justifier ce choix. Si la première intéresse la sémiologie, les deux secondes touchent à l'épistémologie.

Premièrement, la plupart des connaissances dont on dispose sur la description appartiennent aux études littéraires et concernent les textes répertoriés comme tels, le roman par exemple; la description y est liée à la narration. Par contre, on connaît moins bien, sémiologiquement parlant, les formes et les rôles du descriptif dans des textes non littéraires, de même que ses relations à des types non narratifs ou plus théoriques de rationalisation: argumenter, inférer, donner des raisons, élucider des sens, extraire des structures, etc.

Ensuite, des débats sont actuellement très actifs autour des textes anthropologiques chez les anthropologues eux-mêmes; on n'en dira de nouveau pas tant de la physique, où les physiciens ont plutôt laissé aux philosophes le soin de "reconstruire rationnellement" leurs textes. Ces débats portent sur la nature des textes anthropologiques (scientifique/lit-

téraire), sur l'objet du discours anthropologique, les cultures (chose, "state of affair"/signe, voire texte), les démarches cognitives (explication/interprétation); de portée sémiologique autant qu'épistémologique, ces débats sont loin de reproduire les catégories héritées des philosophies des sciences classiques; ils tendent au contraire à redistribuer ces cartes, d'où leur intérêt pour un nouveau jeu de la réflexion sur la connaissance, sur son contrôle et sur sa communication [HERZFELD 1983, 1985; PINXTEN, CARNOUOH 1981].

Enfin l'anthropologie, dans ses corpus de textes et la variété de ses activités de discours, est certes un objet intéressant pour le sémiologue qui étudie la description, mais un objet parmi d'autres, même là où l'anthropologue discute de ses propres questions épistémologiques. Par contre, du point de vue d'une épistémologie générale, elle fournit un objet particulièrement pertinent pour la réflexion, un objet susceptible de conduire la discipline elle-même sous ses formes reçues à revenir sur certains de ses à priori fondateurs.

Pour l'épistémologie en effet, l'anthropologie n'est pas qu'un objet d'étude empirique; elle lui fournit, et de plus en plus aussi, des *moyens d'enquête* empiriques sur ce que peut être un savoir, ou sur ce que savoir veut dire [RUBINSTEIN, PINXTEN 1984; LOFLIN, SILVERBERG 1978]. C'est également le cas d'autres sciences humaines; c'était le rôle que Piaget accordait déjà à la psychologie de l'enfant, à côté d'autres moyens positifs (l'histoire, la logique). Aussi témoigne-t-elle de façon privilégiée de ce *cercle* constitutif de toute épistémologie qui ne se veut pas seulement spéculative, comme beaucoup de philosophies des sciences, ou à priori comme l'est celle de Carnap. Piaget décrit ainsi ce cercle:

Si l'analyse [épistémologique] s'appuie nécessairement sur un système de référence fourni par les sciences constituées au moment considéré [la psychologie génétique en l'occurrence], c'est naturellement ce système de référence qu'il s'agirait d'expliquer à son tour pour généraliser l'explication [...] à la connaissance tout entière. Mais on se trouve alors en présence de l'alternative suivante: ou bien l'analyse [...] ne parviendra pas à rendre compte de son propre système de référence, et elle échouera donc à constituer une épistémologie générale, ou bien elle y arrivera, mais au prix d'un cercle évident, l'analyse [...] *reposant*, en ce second cas, *sur un système de référence qui dépendra lui-même d'elle!* [PIAGET 1950: 41].

Mais ce cercle, poursuit Piaget, n'est pas vicieux étant "imposé par la nature des choses" [p. 41], c'est-à-dire par le mouvement même de l'entreprise de connaissance dans la construction corrélatrice du "sujet" et de l'"ob-

jet" de celle-ci, et à fortiori par celui de la connaissance sur la connaissance. ~~Ce cercle est même fécond à condition d'une part de se placer "in medias res" (il n'y a pas de point de vue de Sirius sur la connaissance), et à condition d'autre part qu'il soit pratiqué et réfléchi sous l'aspect d'une *construction* et d'une *interaction* [BOREL 1985].~~ Il est alors important de noter que l'anthropologue se confronte à ce cercle dans son objet déjà, à la différence du mycologue qui peut bien le rencontrer dans sa connaissance, mais qui ne se verra jamais opposer, venant de son objet, un autre système cognitif de référence que le sien propre.

1.2 La description en épistémologie

Piaget qui a si bien posé le problème épistémologique et si bien critiqué un certain nombre de grandes "coupures", n'a cependant rien dit du discours descriptif. Il ne s'intéressait que de loin au langage, et s'il a éminemment traité du "transit" de la pensée, il ne s'est pas préoccupé des phrases entre lesquelles, et peu des gens entre qui elle transite. Le Sujet Epistémique ne parle à personne, il n'est pas une personne.

L'épistémologie standard qui, elle, a le langage au centre de sa réflexion, s'est occupée du discours descriptif. J'appelle ici "standard" les tributaires et la descendance des idées analytiques et unificatrices du Cercle de Vienne [SOULEZ 1985], parce qu'actuellement ils font référence partout dans les débats; qu'on adhère ou qu'on prenne distance, de toute façon on en parle; ayant traité de la logique et de la sémantique comme ils l'ont fait, on ne peut plus parler de ces objets comme on le faisait avant eux.

En consultant les *index rerum* des manuels dans ce domaine, on s'aperçoit que l'item "description" et ses parents morphologiques n'apparaissent que dans deux contextes très précis et très délimités. Le premier est celui du débat sur la *référence* des énoncés constatifs (des propositions vraies ou fausses) selon le genre d'expression nominale qu'ils contiennent comme partie; l'origine du problème, celui des "descriptions définies", remonte au puzzle de "l'actuel roi de France (Russell), ou à celui de la mort de Kepler dans la misère (Frege), qui ont donné lieu à diverses solutions extensionnelles ou modales.

Le second contexte de l'item "description" est lié au premier, c'est celui de l'opposition entre "énoncé descriptif" (ou constatif, ou vrai ou faux) et "énoncé prescriptif", ou "évaluatif"; cette opposition, on

le sait, sert avec d'autres d'emblème au néo-positivisme: en effet, un énoncé qui n'est pas descriptif n'a pas de contenu cognitif, c'est un "non-sens" du point de vue de ce que "savoir empirique" veut dire. Et cette opposition est à l'origine d'une série d'autres débats en sémantique logique: un constat, un rapport, a sa valeur de vérité dans le monde actuel; mais le monde actuel est-il un monde possible parmi d'autres ou la pierre de touche qui permet de discriminer ce qui est possible? Un énoncé constatif est-il modal ou non? Ce qui est argument d'une modalité est-il constatif?, etc.

Toutes ces questions concernant la référence des énoncés sont d'ordre sémantique et intéressent la sémiologie de la description; j'y reviendrai dans ce qui suit, et spécialement en seconde partie.

Du point de vue épistémologique par contre, le problème du descriptif apparaît dans un troisième contexte et sous un avatar, celui des "*langages d'observation*", dits langages protocolaires. Il est de fait qu'il s'agit bien de description (de langage des faits), mais le terme même est absent de ce contexte.

Rappelons certaines des thèses sur cette question; toutes ont été l'objet de discussions nourries dans le contexte standard.

Une première thèse définit l'entreprise qui est fondatrice ("justificatiionnelle"): quand on connaît, il faut savoir décider quand, donc comment on sait que l'on sait, et pouvoir le montrer. Par conséquent, étant rétrospective puisque critique, cette entreprise de fondement va concerner les produits de la connaissance et non sa construction, sous l'aspect reconstruit de leur teneur normative a-temporelle.

Une deuxième thèse en découle: seul le *langage* de l'observation concernera l'épistémologie, car lui seul est un objet possible d'analyse syntactico-sémantique pure (logique). *L'observation*, elle, appartient à la pragmatique; Carnap l'a professé [1936: 454 sq.; 1975a: 13] et c'est ce que l'on répète dans les manuels, mais en laissant sans réponse la question de savoir comment l'observation devient langage, en quoi elle est langage et pourquoi tels langages. En réalité, ce dont on va traiter en général sous cette étiquette, ce sont de méthodologies de prise de données, ou de technologies expérimentales quand ce n'est pas de la neuro-physiologie de l'oeil.

Cependant la confrontation des deux thèses que je viens de rappeler a donné lieu à des débats philosophiques (ni "purs", ni "pragmatiques") sur "ce qui est". Pour fonder un savoir en effet, on peut bien se baser sur la logique, et ce sera un des problèmes de l'épistémologie stan-

dard que de lier de façon "pure" (déductive) énoncés d'observation et énoncés théoriques. Pour certains, les "cohérentistes", ce sera même le seul contrôle pensable. Mais quand il s'agit d'un savoir *sur le monde*, les énoncés d'observation vont être dotés d'un rôle de *base*, car c'est en eux que va se jouer en dernier ressort toute décision sur la portée empirique d'une connaissance. Que dire alors du rapport fondateur entre le langage et l'observation qui lui donne son contenu d'une part, l'observation et ce dont elle est observation d'autre part, qui est source de la "vérité" des usages du langage?

Les solutions données à ces deux questions vont s'enchaîner et se répondre dans le contexte standard, du réalisme le plus naïf au conventionalisme le plus agnostique.

Ainsi, pour le *réaliste*, les énoncés d'observation, quand ils servent de base, sont *vrais* (c'est-à-dire vérifiables, testables, confirmables par une "évidence" empirique); le monde *est* comme il est dit dans un énoncé vrai, car un énoncé tend naturellement vers le vrai; il y a une correspondance naturelle entre nos critères d'évidence, nos procédures de test et les états de chose du monde.

Le *phénoméniste* dira que, de ce qu'on perçoit, on ne connaît que ce qui est *perçu* ("sense datum") dans une expérience privée, et jamais *ce* qui est perçu. D'autre part, on ne communique jamais ce qui est *perçu*, puisque privé, mais seulement ce qu'il est linguistiquement (publiquement) possible de reconstruire.

Le *conventionaliste*, lui, poussera la critique des positions ci-dessus jusqu'à sa limite extrême: on ne connaît que ce qu'on fait, selon ce qu'on aura décidé d'utiliser comme outil. La phrase "Le monde est comme il est dit dans un énoncé vrai" a un sens si on veut bien en inverser le mode de lecture: "ce qui est" n'est *que* ce dont on peut parler dans le langage que l'on aura choisi (Quine: "Être, c'est être la valeur d'une variable liée" [1964]). Carnap [1975a], pour qui la métaphysique n'avait affaire ni à la connaissance ni à fortiori à l'épistémologie, s'est déclaré neutre par rapport à ces options (après avoir été phénoméniste); on peut parler de ce qu'on veut (comme les physiciens, c'est utile), pourvu que ça marche (logiquement) et que ça serve (pragmatiquement), donc pourvu qu'on ait le bon langage pour faire ce qu'on veut faire. Quine, lui, tout en soutenant que la seule bonne façon de parler est le calcul des prédicats du premier ordre, revendique cependant un "principe de tolérance": "ce qui est",

c'est-à-dire "ce dont on peut parler", ça doit pouvoir se discuter.

Autrement dit, le rapport du langage à ce dont il parle, dans le cas des énoncés d'observation, est considéré soit comme simple (la correspondance est naturelle, il suffit de bien regarder), soit comme dédoublé (les "données", objets fantômes qui se promènent parmi les choses du monde, "nous trompent" ou sont indicibles), soit comme carrément mystérieux (si l'on se place dans le langage, uniquement. Celui-ci, et pour cause, nous donne un "réel" mais pas *tout* de ce réel même où *il y a* langage) [BOGEN 1985].

Pourtant l'histoire récente des sciences montre que ni l'observation ni son rapport au langage ne sont simples; que veut dire aujourd'hui, par exemple: "on a pu observer le noyau du soleil", et quelle forme prendra un tel rapport d'observation? [SHAPERRE 1982]. De même, aller chez les Nuer et en revenir pour *en* parler, ce n'est pas parler de "données" qui seraient autre chose que les Nuer et qui n'auraient de sens que pour l'observateur qui les a. Enfin, s'il y a autant de choses que de manière de parler, comment arrive-t-on à penser qu'on parle de la même chose? Comment penser que la connaissance du monde puisse s'accroître?

Une troisième thèse de l'épistémologie standard qu'on peut rappeler est celle de la linéarité qui gère la reconstruction fondatrice du discours scientifique. Carnap, dans sa syntaxe logique, tantôt déduit, tantôt réduit les énoncés d'un niveau du système à ceux d'un autre; on définit un terme par un autre, *definiens* effaçant *definiendum*, selon une linéarité normale en logique: il y a des objets primitifs, et des objets construits sur eux. Mais cette linéarité se retrouve également dans la représentation du déroulement des étapes du savoir empirique. Hempel [1965] en donne une forme, qui va servir de paradigme, le "modèle déductif-nomologique" d'une théorie, image normative d'une science positive digne de ce nom: prendre des données (observer), tirer des lois (induire), tirer de ces lois, sous conditions, des conséquences (déduire), enfin tester ces conséquences et par là confirmer les lois (expérimenter); et dans cette structure on peut prédire (top down) ou expliquer (bottom up).

On remarquera pourtant, en revenant globalement sur les trois thèses ci-dessus qu'il existe des sciences d'observation qui ne sont pas expérimentales [GILLIERON 1985]; l'anthropologie en est une, mais la géologie descriptive aussi. Le schéma de Hempel, accorde aux sciences expérimentales un rôle de modèle pour toute autre.

Il est paradoxal de constater qu'en anthropologie, un Lévi-Strauss [1953] a pu si bien intérioriser ce modèle qu'il l'exploite jusqu'à prescrire une division du travail au sein du groupe social des anthropologues. Selon lui, il appartient à l'*ethnographe* de collecter les données, à l'*ethnologue* de pratiquer l'induction comparatiste, à l'*anthropologue* enfin de théoriser et d'expliquer. Lorsqu'on lit ses textes, on se demandera pourtant de laquelle de ces trois instances Lévi-Strauss était lui-même tributaire.

Remarquons également à l'encontre des idées de l'épistémologie standard qui a toujours séparé l'étude de la norme de la connaissance achevée (sa justification, son fondement) de celle de sa *construction*, dont l'étude sortirait du cadre de l'épistémologie, il existe des procédures de contrôle dans cette construction elle-même. Inventer n'est ni instantané ni le simple effet du hasard ou du génie, sinon par le jeu d'une illusion rétrospective [GRAUBARD 1980]. Dans l'"innovation", comme diront certains pour éviter d'avoir à se demander en vain si l'invention tient plutôt à l'homme et la découverte plutôt aux choses, la possibilité de disposer en particulier d'un langage de description est une condition indispensable à la construction. Mais dans ce cas, son rôle majeur, qui est certes un rôle de base, n'est plus tant de fournir des preuves ("evidence"), que de servir de support matériel à l'imagination et à la conceptualisation, un support qui évolue à mesure que celles-ci progressent [GOODING 1982].

Cela peut paraître une banalité épistémologique que de souligner l'importance d'un langage de description dans la construction d'un savoir, spécialement en sémiologie où il paraît évident qu'il faut pouvoir distinguer l'un de l'autre le langage qui est objet d'une étude de celui qui est utilisé dans cette étude [BORILLO 1984]. Cela l'est moins si l'on pense à certaines confusions: confusions entre les propriétés formelles d'un langage modélisant et celles du langage modélisé en intelligence artificielle par exemple; ou glissements subreptices du langage étudié qui devient celui de l'auteur de l'étude, dans certains commentaires littéraires où l'on ne sait plus ni qui parle, ni d'où, ni de quoi l'on parle. Carnap avait l'avantage d'être clair sur ce point: il faut parler dans *ces* formes si l'on veut atteindre *ces* buts, ce qui ne signifie pas que l'on parle toujours ainsi de fait.

Aussi l'épistémologie standard a-t-elle raison de distinguer des niveaux, d'attribuer un rôle de base aux énoncés d'observation, de ques-

tionner leur signification et leur logique. Mais il y a de bonnes raisons de penser qu'elle a tort de croire résolue la question sans le détour d'une longue enquête empirique, en imaginant qu'il existe une seule norme au savoir, un langage, une logique, ou que la question de la vérité ne peut se poser que dans les termes atomistes du débat rappelé plus haut; ou qu'il n'y a qu'un ordre, qu'un type de complexité dans la succession d'un seul genre de niveaux du savoir.

D'un point de vue plus constructiviste, plus sensible aux interactions, la question des langages de description (et ici il s'agit d'un pluriel) devient plutôt celle de savoir comment de tels langages se spécifient et se structurent dans des pratiques d'observation et dans des contextes de communication; comment ils se transforment, ou s'accommodent aux fins qu'ils ont à satisfaire; comment ils sont négociés enfin dans leur forme et leur portée, utilisés, discutés dans des textes qui circulent et se citent pour s'étayer ou s'opposer entre eux.

1.3 Pour une épistémologie de la description

Ce rappel de quelques aspects de la problématique standard au sujet de la description, ainsi que mon bref commentaire devraient permettre de mieux pouvoir discuter le contenu d'une réflexion épistémologique récente et nuancée sur la description en anthropologie, celle de Sperber [1982]. Son auteur (un élève de Lévi-Strauss) aborde de front la question de la possibilité d'une "positivité" du discours des anthropologues, question qu'il veut résoudre d'assez haut en la fondant sur une anthropologie générale, elle-même positive. Toutefois, voulant faire coïncider norme et fait dans son texte, l'effort de synthèse qu'entreprend Sperber prend à plus d'un endroit, pour le lecteur, la forme d'un mélange instable de considérations "pures" qui doivent beaucoup au contexte standard dont j'ai rappelé quelques traits, et de considérations empiriques pertinentes sur le discours descriptif, mais auxquelles ce contexte ne rend pas, à mon avis, entièrement justice.

Le commentaire détaillé que mériterait ce livre, par sa nouveauté et son intérêt pour l'épistémologie, n'a pas sa place ici; le but de mes remarques n'est que de proposer quelques jalons pour encadrer une recherche interdisciplinaire sur la description dans des textes scientifiques. Aussi ne vais-je discuter que de trois points du discours de Sperber; tirés de son premier chapitre [pp. 15-48], ils me serviront à esquisser la position

que je vais développer ici.

~~1.3.1 Epistémologie interne vs externe.~~ Le premier point à discuter est celui de la place occupée par Sperber, un anthropologue, dans son discours épistémologique sur l'anthropologie. Une des questions qu'il se pose est, en particulier, celle de savoir ce que sont les "données" de l'anthropologue qui lui sont normalement fournies par l'ethnographe. Il répond à cette question de façon *prescriptive*, à l'aide d'arguments précis et efficaces, justifiés empiriquement: à l'anthropologue la véritable description et l'explication; l'ethnographie, elle, est (doit être?) interprétative, même si elle peut améliorer son sort (littéraire) à l'aide de certains dispositifs. Peu importe ici -j'y reviendrai- le contenu de cette solution et celui de ses arguments; ce qui m'intéresse, c'est le fait de la prescription, c'est-à-dire que l'auteur utilise un langage normatif. Il est l'indice en effet d'une *intervention*, celle de l'anthropologue, dans le champ des questions que lui pose l'épistémologie de son domaine. Dans sa propre activité scientifique, l'anthropologue a inévitablement à décider, à tel moment, de ce qui est la bonne pratique.

Rappelons que l'épistémologie standard espérait pouvoir disposer d'un critère de décision pour tout contenu scientifique. Piaget a, au contraire, introduit une distinction qu'il faut prendre au sérieux entre deux types d'épistémologie [1967: 1173-1179]. L'une est "*interne*" à une discipline donnée et forcément normative, puisqu'elle implique les praticiens de cette discipline. L'autre, *externe* ou "dérivée", est concernée par les structures générales du savoir et ses micro/macro mécanismes d'accroissement. Or cette dernière va en particulier rencontrer *parmi ses objets* les diverses normes internes aux diverses disciplines. En ce qui concerne le problème de Sperber, celui des "données" en anthropologie qui est celui de la description, je pense que le fait de distinguer entre ces deux positions -être dans/être à l'extérieur d'une discipline pour en parler- n'est pas indifférent à sa solution. Quitte à occuper alternativement ces deux places, mais non pas simultanément, justifiant par là la nécessité d'un travail interdisciplinaire en épistémologie. Ce n'est en effet pas la même question que de se demander au nom de quoi une description est bonne, et de se demander comment et pourquoi ceux qui la disent bonne pensent qu'elle est meilleure qu'une autre, et à quoi ils le reconnaissent.

Si Piaget a le mérite d'avoir éclairé le sens de cette distinction (au cercle près noté plus haut), l'épistémologie standard me paraît l'avoir obscurcie. En opposant pointilleusement et de façon discriminatoire les énon-

cés descriptifs et les énoncés prescriptifs comme elle le fait, et en voulant se présenter comme science (positive) tout en étant à priori (normative), elle a dû généralement énoncer ses thèses normatives sous la forme de descriptions.

1.3.2 Décrire vs interpréter. Le deuxième point qui m'arrêtera chez Sperber est sa façon de reprendre, pour le renouveler, le vieux débat allemand entre *Natur-* et *Geisteswissenschaften* dans lequel les premières sont dotées du pouvoir de décrire et d'expliquer tandis que les secondes sont vouées à l'interprétation. Ce débat, rappelle Sperber, opposait un Radcliff-Brown à Evans Pritchard au sein même de l'anthropologie au sujet de son statut de science. L'apport de Sperber est d'introduire autrement cette opposition dans l'anthropologie, pour y distinguer des niveaux et surtout des styles d'activité. Ainsi pour lui, seule la description aura valeur empirique au contraire de l'interprétation, à moins que celle-ci ne précise dans sa formulation le genre d'objet qu'elle vise et le genre de rapport qu'elle a à son objet; mais même là, sa valeur de donnée reste discutable. Sperber constate alors en s'appuyant sur une analyse subtile de l'usage des *discours rapportés* dans les textes ethnographiques, que l'ethnographe considéré par les méthodologies comme le parangon du collecteur de données, neutre et exhaustif, est en réalité un interprète et rien de plus; qu'il doit donc -c'est ainsi que conclut l'auteur- assumer le caractère "littéraire" de son travail, au contraire de l'anthropologue généraliste qui utilisera ces données littéraires, mais qui, lui, peut travailler dans le positif, le "scientifique". A l'un la lecture de textes, à l'autre la représentation de processus sous forme de lois.

Or peut-on accepter une telle division du travail dans sa généralité? On peut dire, tout d'abord, qu'en un sens toute science est descriptive dès qu'on la prend dans sa vocation même qui est de parler de "ce qui est". Mais en un sens aussi, on peut bien dire qu'elle est interprétative, puisqu'elle cherche un sens à "ce qui est" en jetant, comme dit Popper, un "filet sur la réalité" qui ne gardera dans ses mailles que ce qu'il lui est possible de retenir. D'autre part, la distinction entre "littéraire" et "scientifique" est une distinction qui est pratiquée dans notre culture; son origine comme son contenu sont d'essence sociale et historique. Et elle est évidemment un enjeu des discours scientifiques eux-mêmes. Elle change de contenu selon les époques, et de sens selon qui la pose, du